

LEE ONHWA

La pâtisserie des souvenirs



NA
MI



Dango au thé vert, gelée de haricots rouges à la châtaigne...
Yeonhwa a toujours aimé observer sa grand-mère créer les délicieux desserts de la pâtisserie traditionnelle familiale, même si elle n'a jamais appris à les préparer elle-même. Alors, quand son énigmatique aïeule décède et lui lègue sa boutique, Yeonhwa décide d'en découvrir plus sur celle qui l'a élevée, en reprenant la gestion de cet établissement bien étrange...

Car le magasin n'ouvre que de 22 heures à minuit et accueille des clients piégés entre notre monde et l'au-delà. Avec l'aide de Yeonhwa, tous se replongent dans leurs souvenirs afin de tourner la page de leur vie terrestre. Mais alors qu'elle se consacre à la mission confiée par sa grand-mère – assister à la fois ceux qui ne sont plus là et ceux qui restent –, réussira-t-elle à faire son propre deuil ?

Porté par une plume onirique, un roman touchant et lumineux pour tous les amoureux de la gastronomie.

Un des romans coréens les plus attendus de l'année !

.....

Lee Onhwa est le pseudonyme d'une autrice best-seller en Corée, lauréate de plusieurs prix littéraires. En cours de traduction en quinze langues, *La Pâtisserie des souvenirs* est son premier roman publié sous ce pseudonyme, et le premier traduit en français.

Traduit du coréen par Marion Gilbert

ISBN : 978-2-487606-15-9



9 782487 606159

20 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Conception graphique :

Flamidon d'après © Favoritbuero





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA PÂTISSERIE
DES SOUVENIRS

Titre original : 시간이 멈춰 선 화과자점, 화월당입니다 (A Midnight Pastry Shop Called Hwawoldang)

Copyright © Lee Onhwa, 2024

Tous droits réservés.

Première publication en Corée du sud par Big Fish en 2024.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Eric Yang Agency par l'intermédiaire de Randle Editorial & Literary Consultancy.

Traduit du coréen par Marion Gilbert

Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut coréen de la traduction littéraire (LTI Korea, Séoul).

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-15-9

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lee Onhwa

LA PÂTISSERIE DES SOUVENIRS

Roman

Traduit du coréen par Marion Gilbert

*Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut coréen
de la traduction littéraire (LTI Korea, Séoul)*

**NA
MI**

CHAPITRE 1

Hwawoldang

« **L**A VIE QUITTE UN JOUR NOTRE ÂME, mais les liens noués avec les autres, eux, ne nous quittent jamais. » Voilà les dernières paroles prononcées par ma grand-mère. Il faisait un temps magnifique lorsqu'elle s'éteignit. La mort elle-même s'était transformée en rayons de soleil pour accueillir cette femme au tempérament serein et calme. Les fleurs sauvages étaient particulièrement belles en cette journée de printemps où, moi, je ne pleurais pas.

Le mois qui suivit son départ marqua l'année de mes vingt-sept ans. Je fus très occupée. Je prenais mes repas, je me coupais les cheveux et je changeais la pile d'une montre qui ne fonctionnait plus. Hier laissa place à aujourd'hui, puis à demain, sans tenir compte de la disparition de ma grand-mère. Le temps s'écoule vite quand on vit dans le déni. J'avais compris depuis longtemps cette vérité absolue sur la mort.

Même au moment fatidique, ma grand-mère s'était endormie les mains jointes. Elle avait toujours tenu sa maison en ordre, aussi les traces de vie qu'elle avait laissées derrière furent-elles très faciles à effacer.

— Yeonhwa, comment tu te sens en ce moment ?

— Ça va. Je crois que j'ai fait mon deuil.

— Tu dis toujours que ça va. C'est encore plus inquiétant, répondit Yiryeong, qui m'aidait à déménager, en me donnant une lingette.

Je ne retenais pas mes larmes. Elles ne venaient tout simplement pas. Pas parce que je n'étais pas triste, non. Évidemment, la mort subite qui avait foudroyé ma grand-mère m'avait secouée. Disons plutôt que je me refusais à pleurer. J'avais développé une tolérance aux adieux depuis l'accident de voiture qui avait tué mes parents quand j'étais enfant.

Cela ne me fit pas particulièrement plaisir de comprendre que j'étais devenue une adulte capable de surmonter toutes les épreuves de la vie.

— Yiryeong ! Je t'offre des nouilles au radis noir pour fêter le déménagement.

— Génial !

— On prend du porc sauce aigre-douce en plus ? Ou du poulet frit ?

— Choisis le plus cher.

— D'accord, mais juste pour aujourd'hui.

Je voulais manger quelque chose de bon pour célébrer le fait d'avoir rempli de vie mon nouvel espace. Quand ma grand-mère était encore là, je n'osais pas commander deux plats par crainte de la mettre mal à l'aise. Cette fois, je comptais bien me régaler avec le plus onéreux de tous. J'avais

décidé de vivre, vaillante et heureuse. Je savais que je pouvais y arriver !

Se faire livrer par un restaurant chinois en fin d'après-midi était un excellent choix. La nourriture arriva à peine trente minutes plus tard et Yiryeong ouvrit la porte le sourire aux lèvres.

Le porc à la sauce aigre-douce répandit un arôme épicé et sucré tandis que les nouilles brillaient délicieusement dans leur bol. Une puissante odeur d'huile émanait du *chunjang*, la pâte de soja fermentée, qui nappait méticuleusement les longues pâtes jaunes faites à partir de farine de blé. L'œuf, cuit comme s'il avait été frit, était appétissant, lui aussi. Trouvant dommage de ne pas relever davantage le plat, j'y ajoutai de la poudre de piment et des graines de sésame. En faisant de même sur la part de Yiryeong, je la vis déglutir comme un chiot qui attendait son repas. Elle était si mignonne que je suspendis mon geste.

— Dépêche-toi.

— Dis « s'il te plaît ».

— Dépêche-toi, s'il te plaît !

— Ha ha ! Bon appétit.

Nous nous jetâmes si rapidement sur notre bol que nos nez faillirent le toucher. Pendant un long moment, seuls des bruits d'aspiration remplirent l'air. Ce logement était parfait pour manger des plats réconfortants commandés par Internet. Le goût des *jajangmyeon* était si satisfaisant, accordé à l'assaisonnement épicé et sirupeux du porc, qu'il rendait futiles les conversations.

Je profitais amplement du moment présent sans me soucier de prendre du poids ou de dépenser trop d'argent, en

espérant que les instants comme celui-ci se multiplieraient à l'avenir, pour oublier le manque et la tristesse.

— Que comptes-tu faire de la pâtisserie ?

— Je vois l'avocat qui s'occupe de l'héritage demain. C'est lui qui m'a contactée. Mamie avait fait appel à lui avant de mourir.

— Ça ne te dirait pas de reprendre l'affaire ? Tu as appris le métier de pâtissière en regardant ta grand-mère, après tout.

— Arrête de dire n'importe quoi. Je me destine à devenir fonctionnaire. Je suis sûre que Mamie, Maman et Papa sont en train de faire un rituel pour moi là-haut, pour que je réussisse.

La boutique de pâtisseries appelée Hwawoldang se transmettait de génération en génération dans la famille de ma mère. Mon arrière-arrière-grand-mère l'avait léguée à mon arrière-grand-mère, qui l'avait donnée en héritage à ma grand-mère. L'intérieur était chaque fois rénové aux goûts de la nouvelle gérante. En temps normal, ma mère aurait dû assurer la continuité de l'entreprise, mais elle avait passé son tour puisqu'elle nous avait quittés lorsque j'avais neuf ans, obligeant ma grand-mère à travailler jusqu'à un âge avancé. Ayant grandi à ses côtés, j'allais souvent dans sa boutique quand j'étais à l'école primaire pour passer du temps avec elle. Mais une fois au collège, je ne m'y rendais presque plus.

En résumé, je ne connaissais pas bien Hwawoldang. À cette époque individualiste où la plupart des gens ne connaissent même plus le prénom de leurs voisins, je ne voyais pas l'intérêt de m'intéresser à cette entreprise familiale. Et puis, ma grand-mère me répétait toujours que je devais réussir dans la vie.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Devenir adulte et trouver un bon travail pour vivre de façon ostentatoire ? D'après ce que j'avais compris, le nombre de clients avait drastiquement diminué à cause des démolitions de vieux bâtiments situés aux alentours de la pâtisserie. Et d'ailleurs, très peu de gens étaient friands de *hwagwaja*, les pâtisseries traditionnelles coréennes. La tendance était aux macarons et aux madeleines. Désormais, seules les mouches rendaient visite à la boutique.

Yiryong croqua dans un radis mariné pour se nettoyer le palais.

— Les habitués seront tristes.

— Il n'y en a pas. Ma grand-mère était une vraie chouette. Elle ouvrait le soir, ce qui limitait les ventes.

— C'est génial ! C'est comme un restaurant ouvert toute la nuit sur lequel les gens savent qu'ils peuvent compter.

— Au moins, ça rapporte.

— Tu sais pourquoi elle a changé les horaires ?

Dans mes souvenirs, ma grand-mère faisait des pâtisseries jusque très tard le soir. Elle se levait vers midi. Aussi prenais-je mon petit déjeuner très souvent seule. Nous manquions toujours de temps pour discuter. Certains jours, à la nuit tombée, elle badigeonnait de sauce soja les gâteaux de riz gluant, et d'autres fois, elle teintait la pâte de riz de cinq couleurs. Je ne lui avais pas demandé une seule fois pourquoi elle s'y mettait aussi tard. Son silence me paraissait trop lourd et désagréable pour le faire. J'avais décidé de garder mes distances ; je ne voulais pas lui poser de questions de peur de la gêner dans son travail.

— Même toi, sa petite fille, tu ne sais pas ?

— Non, comme tu peux le voir.

— Profite de cette occasion pour en découvrir plus sur elle.

Je souris brièvement en guise de réponse avant de secouer la tête de gauche à droite. C'est beau de chercher à connaître quelqu'un, mais encore faut-il que la personne en question soit à vos côtés. Comment pouvais-je apprendre à connaître une défunte ?

— Tu n'es pas au courant ? On dit que les souvenirs s'immiscent dans les espaces vides.

— Ah oui ?

Deviendrais-je plus audacieuse si je remplissais les vides laissés par ma grand-mère, comme le disait Yiryeong ? Je voulais balayer rapidement son décès sans garder la moindre once de tristesse. Liquider Hwawoldang pouvait être une forme de commémoration qui saluerait son parcours.

— Tu as raison, je vais tenter d'en apprendre plus ! m'exclamai-je avec force.

Yiryeong afficha un grand sourire, comme si mes propos l'avaient touchée. Grâce à cette amie sur laquelle je pouvais compter, je ne me sentais pas seule.

Je peux le faire ! J'en suis capable ! me répétai-je en serrant les poings, la tête haute. Et à cet instant, je sentis la chaleur de quelqu'un qui me soutenait en me tapotant l'épaule.



L'avocat qui avait été mandaté pour s'occuper de la succession était un homme d'une cinquantaine d'années. Il gérait un petit cabinet non loin de la pâtisserie. Son costume, d'un élégant bleu marine, était toujours impeccable, même un soir de semaine, et il prenait visiblement soin de ses sourcils.

Il inspirait la confiance. Après avoir vérifié les documents que j'avais apportés, il sortit un paquet de feuilles d'un coffre-fort.

— Mes condoléances, madame Hong. Je suis sincèrement désolé, dit-il avec respect en avançant un café ainsi que sa carte de visite. Comme convenu par téléphone, je vais procéder à la révélation de l'héritage légué par Mme Im Yunok, propriétaire de la pâtisserie Hwawoldang.

Le café avait beau être soluble, l'eau avait été dosée à la perfection, ce qui lui donnait un goût curieusement exquis. J'en bus deux gorgées avant d'acquiescer d'un signe de tête.

— J'aimerais me débarrasser de la boutique le plus vite possible.

— J'imagine que c'est à cause des emprunts contractés par votre grand-mère ?

— Pardon ? rétorquai-je, à deux doigts de recracher mon café dans le gobelet.

Des dettes ? Depuis quand ma grand-mère en avait-elle ? Elle ne m'en avait jamais parlé. J'avais décidé de vendre parce que je n'avais pas l'intention de reprendre son affaire, pas pour renflouer ses dettes.

— Votre grand-mère a accumulé des crédits d'exploitation pour pouvoir faire tourner la pâtisserie. Vous n'étiez pas au courant ?

— Ils s'élèvent à combien ?

— Cent millions de wons.

— Euh...

— Cent millions de wons.

Bon sang, Mamie, qu'est-ce que cet homme est en train de me raconter ? Cent millions ? J'aurais fait une crise de tachycardie, même s'il m'avait dit dix millions. Un fou rire nerveux

sortit de ma bouche en entendant ce chiffre irréal. Ma grand-mère était plus qu'une mauvaise commerçante, elle n'avait absolument aucun sens des affaires. Cent millions, c'était une punition bien trop lourde.

Je devais me ressaisir. Si je m'évanouissais, je ne serais rien de plus qu'une malade alitée criblée de dettes.

— Ha ha ! Quelle surprise ! Cent millions... Hum... On pourra rembourser la somme en liquidant Hwawoldang, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, aucune agence immobilière n'acceptera la boutique en l'état.

— Quoi ? Et pourquoi ça ?

— L'emplacement pose problème. Il n'y a aucun bâtiment autour de la pâtisserie parce que les gens pensent que l'endroit est hanté. Des chamanes y passaient souvent avec leurs clients. Ça a fait fuir tout le monde. Personne ne voudra acheter, sauf si vous vendez à un prix dérisoire.

Ô Dieu, que vous êtes cruel !

En une conversation, j'eus l'impression de perdre la pureté et l'innocence qui me rattachaient encore à la jeunesse. Sans m'en rendre compte, je serrai avec force le gobelet en carton. En le voyant froisser sous mon joug, l'avocat avança un autre document.

— C'est la raison pour laquelle Mme Im Yunok a laissé ce testament. Tenez.

Chère Yeonhwa,

Si tu lis cette lettre, ça veut dire que je ne suis déjà plus de ce monde. Je suis désolée de ne pas avoir pu t'enseigner davantage de choses de mon vivant. Mais ne t'en fais pas, je te laisse tout

ce dont tu as besoin pour diriger Hwawoldang. Si tu acceptes mon « cadeau », tu pourras payer mes dettes. En échange, il y a quelques conditions à respecter.

La première, tu dois gérer la pâtisserie toi-même pendant un mois.

La deuxième, tu dois l'ouvrir de vingt-deux heures à minuit.

La troisième, tu devras faire preuve de patience.

J'avais déjà vu ce genre de contenu dans des *escape games* quand je m'y rendais avec des amis. L'avocat m'expliqua qu'il pouvait me transférer directement l'entreprise de ma grand-mère, mais que son « cadeau » me serait donné par une tierce personne après que j'aurais rempli les trois conditions énumérées dans la lettre.

— Si vous n'y parvenez pas, il sera remis aux collectivités locales, selon le souhait de la défunte, Mme Im.

J'étais donc réellement devenue une sans-le-sou à la dette de cent millions de wons en l'espace de quelques minutes. Qu'avais-je fait de mal à ma grand-mère ? N'étais-je pas sa petite-fille biologique ? Pourquoi me faisait-elle subir ça ? Étant plutôt d'un caractère pressé, je préférais assouvir ma curiosité en découvrant rapidement de quoi il retournait. Nous n'allions pas à la même vitesse, toutes les deux ; c'était une des raisons pour lesquelles je n'avais pas réussi à être proche d'elle de son vivant. Et, comme à son habitude, elle était partie en me laissant avec une énigme impossible à résoudre.

CHAPITRE 2

Les galettes enrobées de chocolat

AL'HEURE OÙ TOUT LE MONDE ÉTAIT ALLONGÉ sur son lit en attendant le lendemain, moi, je me tenais debout devant la porte du magasin.

Les lettres en néon roses de « Hwawoldang » s'illuminèrent pour éclore en pleine nuit, telles des fleurs de cerisier. Cette pâtisserie avait été ouverte dans une petite maison de plain-pied préalablement rénovée. De nombreux objets jaunes, rouges et bleus en décoraient l'intérieur. Elle ressemblait à la maison en pain d'épice de Hansel et Gretel, mais version orientale. Sur les murs étaient inscrits les caractères chinois « adieux » et « bonheur », et en dessous flottait un courageux dragon. Le tout rappelait un talisman.

Cela faisait si longtemps que je n'y étais pas venue que l'endroit me paraissait étranger. Je n'avais jamais été capable de suivre les instructions de ma grand-mère. Quand on est un inconnu, on peut trouver cela chouette d'aider quelqu'un,

mais quand on est de la famille, c'est bien plus compliqué. Cette grand-mère qui m'avait élevée depuis mes dix ans semblait parfois ne pas apprécier vivre avec une enfant.

Je gardais donc le silence contre mon gré. À la maison, j'agissais comme si j'étais quelqu'un d'autre. J'étais toujours calme par crainte qu'elle voie mes plaisanteries et mes taquineries comme des marques d'irrespect. Hwawoldang était pour moi un sujet aussi difficile que l'était ma grand-mère.

— Je le vendrais dès que j'aurais liquidé ses dettes, décidai-je à haute voix.

Dans le bol en métal posé devant l'entrée reposait une feuille surplombée de poussière. Elle était tombée d'un arbre énorme qui bordait l'allée avant d'être recouverte par ces particules du monde entier qui s'étaient invitées d'elles-mêmes. Le récipient, quant à lui, était probablement destiné à un animal errant. Ma première mission était de lui redonner son utilité initiale.

— Miaou !

Un chat entièrement noir apparut au coin d'une ruelle éloignée. Il n'y avait aucune once de gêne dans ses yeux jaune vif. Son poil, particulièrement propre, brillait en reflétant la lumière du néon. Il lissa sa fourrure à l'aide de sa patte avant, comme pour indiquer que les caresses d'une certaine personne lui manquaient.



Je me dirigeai lentement vers l'étal, faisant grincer les planches du parquet. Je vis un cahier sur le plan de travail et décidai de l'ouvrir avec précaution.

Recette de Hwawoldang 1 : Les galettes

Quand je m'ennuyais, chez moi, j'avais l'habitude de faire de la pâtisserie. Chaque nouveau semestre, je concoctais de petits gâteaux individuels pour marquer des points auprès de mes nouveaux camarades. Préparer des *hwagwaja* n'était donc pas un problème pour moi. Ce qui l'était, en revanche, c'était de maintenir la qualité à laquelle les clients étaient habitués.

Ces galettes croquantes, aussi appelées *senbei*, étaient aimées dans toute l'Asie. Elles étaient constituées d'une pâte à base de farine qu'on aplatissait pour ensuite la cuire. Les contours étaient croustillants et le centre saupoudré d'une algue verte, ce qui les rendait salées, mais moi, je n'aimais pas les algues. À mon avis, il fallait les remplacer par un ingrédient plus adéquat.

Tandis que j'étais plongée dans mes pensées, la clochette accrochée à la porte en verre sonna.

— Vous avez enfin ouvert !

À peine trente minutes après l'ouverture, un client arriva. J'attachai mon tablier à la hâte pour le rencontrer. Je ne pouvais rien lui vendre, puisque je n'avais rien cuisiné.

— Je suis désolée, mais je suis encore dans les préparatifs. Est-ce que vous pourriez revenir...

— Elle ne mentait donc pas en disant que sa petite-fille allait reprendre l'affaire, dit l'homme aux bras maigres et longs qui agissait comme si on se connaissait alors qu'il ne me disait rien du tout.

Il rejeta en arrière ses longs cheveux qui lui tombaient aux épaules, ce qui laissa visible son front blanc et rond. Ses yeux fins et perçants lui donnaient une allure de serpent sans avoir l'air sournois pour autant.

— Ça fait si longtemps que personne n'est venu... Vous feriez mieux de commencer par la poussière. Elle s'accumule vite, ici, ajouta-t-il en passant son index sur l'armoire incrustée de nacre disposée dans le coin droit du magasin.

Il tendit ensuite le doigt avec malice et ses longs cils se démarquèrent du reste de son visage. Son attitude trahissait ses habitudes ; c'était sans nul doute un client régulier. J'eus particulièrement honte quand il montra la poudre blanche collée à son index et sortis aussi vite une lingette pour qu'il s'essuie.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Sawol, je suis le grossiste qui vendait les ingrédients à votre grand-mère. Vous feriez mieux d'être gentille avec moi.

— Pardon ?

— Je plaisante.

Il se mit à rire tout seul, lui dont le prénom rappelait le printemps, puisque Sawol signifie « avril » en coréen. Il avança une caisse remplie d'ingrédients et d'outils nécessaires à la pâtisserie que ma grand-mère lui avait commandée avant son décès. Depuis quand les grossistes livraient-ils en pleine nuit ? Je n'aurais jamais soupçonné les jeunes hommes d'être aussi consciencieux, de nos jours.

— Pour le paiement, on calcule tout en une fois à la fin du mois. Les prix sont raisonnables, donc vous n'aurez jamais de cadeau du genre « un acheté, un offert ». Ça vous convient ?

— Je ne vous ai jamais demandé de traitement de faveur.

— C'était simplement pour vous faire comprendre que, même si vous négociez comme une rapiat, je ne lâcherai rien. Ha ha !

Cet homme était sans doute le seul à rire à gorge déployée en plein milieu de cette nuit paisible. Sawol, constamment de bonne humeur, laissa presque paraître ses amygdales tant il ouvrit grand la bouche à force de se réjouir. Il passa ses dix doigts dans ses cheveux pour les balayer en arrière avec exagération.

— Entendu. Je rassemblerai les factures pour vous payer en une fois en fin de mois.

— Votre grand-mère vous a appris à gérer les affaires ?

— Non, jamais.

— J’imagine que vous ne savez pas qui je suis ?

— Vous étiez son fournisseur. C’est ce que vous avez dit, non ?

Sawol baissa la tête en se penchant vers moi. Ses beaux cheveux faillirent se coucher sur ma joue. Surprise par cette soudaine proximité, je reculai. Sawol le vit et haussa les épaules.

— Vous vous appelez Yeonhwa ? Hong Yeonhwa ?

— Vous me connaissez ?

— Évidemment ! Retenez bien une chose : vous ne devez surtout pas donner les ingrédients que je vous fournis à d’autres. Ils sont très spéciaux.

La clochette tintinnabula une nouvelle fois. Une femme d’une quarantaine d’années vêtue d’une robe à fleurs jaunes entra alors. Apparemment perturbée par l’état de la boutique, elle lança des regards inquiets aux quatre coins de la pièce. C’était bel et bien une cliente.

Après avoir vérifié qu’il s’agissait bien d’une potentielle consommatrice, Sawol baissa la voix pour chuchoter :

— Pour vous dire la vérité, je suis chaman. Je sais à quoi correspond le « cadeau » que votre grand-mère a mentionné dans son testament.

— Quoi ? Vraiment ?

Il se contenta de sourire comme un enfant innocent et me tourna le dos avant de quitter Hwawoldang. Il se retourna au moment de passer la porte, et, lorsque nos regards se croisèrent, ses longs cils se soulevèrent lentement et il me fit un clin d'œil. Il ne me laissa pas le temps de lui demander le fin mot de l'histoire.

Cet homme n'était-il pas un peu dérangé ? Je craignis de faire mauvaise impression à ma nouvelle cliente à force de le dévisager parce qu'il avait laissé en moi une sensation de malaise. Aussi détendis-je mon visage pour passer à autre chose.

— C'est bien ici, Hwawoldang ?

— Oui, tout à fait. Malheureusement, je ne suis pas encore prête à ouvrir.

— Mais je n'ai pas le temps, il est déjà dix heures et demie.

— Revenez demain.

— Non, j'ai besoin de galettes pour aujourd'hui. S'il vous plaît, s'empressa-t-elle de répondre.

Ne connaissant pas la cause de son entêtement, je me mordis les lèvres en essayant de trouver comment refuser sa commande. Décidément, les indépendants avaient la vie dure. Après un fournisseur malicieux, je tombai sur une cliente qui m'en demandait déjà trop.

— Vous êtes la propriétaire et vous ne savez pas à quoi servent vos pâtisseries ? rétorqua la femme d'un air suspicieux avant de courber la nuque.

Mes deux interlocuteurs de la soirée avaient l'air de mieux connaître Hwawoldang que moi. Elle poussa un soupir avant d'avancer une main dans ma direction.

— Dépêchez-vous de la tenir, je n'ai vraiment pas le temps.

— Vous voulez que je vous tienne la main ?

— Laissez-moi vous montrer.

Ses yeux remplis de larmes ressemblaient à ceux d'un bœuf sur le point de mourir. En les apercevant, mon instinct me dit qu'il valait mieux lui obéir.

— J'avais quarante-sept ans et je m'appelais Oh Huisook.

Je sentis alors la température corporelle de cette femme qui parlait d'elle au passé. À cet instant, tous les poils de mon corps se hérissèrent et tous mes sens s'aiguïsèrent.

La véritable aventure de Hwawoldang commençait enfin.



Huisook, qui travaillait à la caisse d'un supermarché, sentait une gêne quand elle pliait son index. C'était la faute au stress accumulé sur sa phalange à force d'appuyer sur l'écran à toute vitesse pour passer au client suivant le plus rapidement possible. Huisook finit par enrouler son index dans un pansement pour le soulager.

— Je me sens déjà mieux.

Elle se demanda comment faire entièrement passer la gêne qu'elle sentait dans le bout de son doigt caché.

Debout face à la caisse enregistreuse, elle ouvrit la main. Une douleur aussi légère n'était même pas digne d'être qualifiée de telle, il n'y avait donc pas de quoi s'inquiéter.

— Vous ne ferez que le matin aujourd'hui, Huisook. Rentrez chez vous en début d'après-midi.

— Mais je vais bien.

— Je ne vous le compterai pas comme une absence, ne vous en faites pas.

— Pourquoi ?

— C'est l'anniversaire de votre fille. Je le sais parce qu'on bosse ensemble depuis un moment, maintenant.

Sa fille accueillait son vingt-septième printemps. Sa cheffe fit preuve de bienveillance parce que Huisook avait toujours été fidèle à son poste de caissière où elle travaillait en silence au fil des saisons.

Elle n'utilisait pas ses congés afin de les convertir en prime à chaque fin d'année. Lui accorder un après-midi sans la déduire de la balance était le cadeau le plus précieux à ses yeux.

— C'est enfin votre premier jour de repos. Vous avez l'air heureuse.

— C'est normal, c'est l'anniversaire de ma fille.

— En quoi ça vous ferait plaisir ? C'est un jour de dépense pour vous.

— Ha ha ! C'est vrai.

Huisook, de bonne humeur grâce à sa patronne, répondit à la plaisanterie d'un ton jovial. La tension sous-jacente qu'elle ressentait chaque matin en préparant l'ouverture du magasin s'était évaporée. Un jour comme celui-ci, rien ne pouvait l'atteindre, ni l'afflux de clients, ni les bons d'achat aux conditions d'application rocambolesques.

Elle ne s'était pas imaginé ce que représenterait l'existence de sa fille le jour où elle l'avait mise au monde. À vingt ans, elle était bien trop jeune et son mari ne faisait preuve d'aucun discernement. Elle l'avait d'ailleurs quitté l'année de ses vingt-sept ans.

Si elle pensait à Juyeon, sa fille, ce n'était pas par inquiétude. Au contraire. C'était une enfant responsable, sage, qui comprenait la vie difficile de sa mère et qui l'encourageait dès qu'elle le pouvait. Chaque fois que Huisook pensait à elle, elle regardait son index.

— Vous lui avez acheté un cadeau ?

— Elle n'aime pas que je lui en fasse, elle dit que ça lui pèse sur le cœur.

— Vous avez bien de la chance ! Mais il ne faut quand même pas fêter un anniversaire les mains vides.

— J'achèterai des friandises.

— Des friandises ?

— Oui, elle adore ça depuis qu'elle est gamine.

Huisook tripota l'enveloppe blanche qui se trouvait dans sa poche et qu'elle avait préparée avant d'aller au travail. Il y avait un cadeau surprise dissimulé derrière le mot « friandise ».

Elle sortit de ses pensées et demanda soudain à une collègue :

— Sehui, qu'est-ce que vous ferez au printemps de l'année prochaine ?

— Comment je pourrais le savoir ? J'imagine que je serai encore derrière cette caisse.

— Ça ne vous dit pas de prendre un jour de congé à ce moment-là ?

— Pour quoi faire ?

— Ma fille se marie dans un an.

Sehui, qui avait le même âge que Huisook, mit la main devant sa bouche en signe d'étonnement. Puis elle l'agita vivement comme pour éventer Huisook. C'était une réaction spontanée face à cette bonne nouvelle.